

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles BOREL

Echos d'Afrique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1991, tome 87, p. 41-46

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

# *Echos d'Afrique*

*«Imaginez le Moyen Age comme un village africain. Personne n'y est seul, jamais. Les filles se marient, les enfants grouillent dans les rues, les maisons, les cours ; les hommes se réunissent pour décider, croire et parfois penser. Les solitaires qui sont bergers, charbonniers, parfois savants, sont tenus pour sorciers. Malheur à la différence, elle sent le fagot qui brûle.»*

Anne-France Dautheville

In : Psychologies 59, novembre 1988.

Le texte dont sont extraites les quelques lignes ci-dessus étudie un phénomène de la société contemporaine que Dautheville dénonce dans le titre de son article :

## **Il y avait nous, il n'y a plus que moi.**

L'affirmation (l'accusation) n'est pas gratuite. Car même s'il est de bonne politique de parler de société pluriculturelle, le « Yenapointkomnou » reste la réalité quotidienne. Nous sommes loin d'admettre la variété des cultures.

L'Occident en particulier garde bien ancrée son attitude colonialiste. Peu de gens en tout cas sont convaincus, au-delà d'une condescendance de bon ton, que l'« autre » peut enrichir, que l'« étranger » peut offrir davantage que le charmant plaisir d'un exotisme de vacances.

L'éloignement géographique et temporel permet la « distanciation », l'ironie, disaient les Romantiques allemands. Le Moyen Age, l'Afrique nous ramènent à certaines données humaines fondamentales que les habitants de notre époque et de nos climats semblent fort enclins à oublier.

Comme s'il y avait un futur, et pas de passé.

Quoi qu'il en soit de ce problème, il est en Afrique noire de véritables auteurs, rompus aux techniques cinématographiques, et qui savent les utiliser finement pour affirmer la richesse de leurs traditions ancestrales. Sans doute

Souleymane Cisse est-il suffisamment connu (cf. *Yeleen*) pour qu'il soit inutile de prendre sa défense. Mais il y a d'autres metteurs en scène de valeur. Ils sont même relativement nombreux, en Afrique occidentale notamment.

Et c'est à un cinéaste né au Burkina Faso en 1954, que je souhaite vous voir accorder comme moi une place parmi les grands créateurs du 7<sup>e</sup> art.

## *Idrissa Ouedraogo*

Je m'arrêterai à un film: YAABA.

Ouedraogo l'a réalisé en 1989. Cet ancien élève de l'IDHEC signait avec ce film son deuxième long métrage qui a été distingué unanimement par la critique internationale du Festival de Canne.

YAABA présente d'abord et surtout une histoire simple. Celle d'une amitié entre une vieille femme et un jeune garçon. L'authenticité de ces êtres secoue les habitudes d'une société fortement hiérarchisée et qui se noie dans les circonvolutions d'un système parfaitement endogène. Cinématographiquement, le paysage large et ouvert de la savane contraste avec le dédale de ruelles du petit village et l'enchevêtrement des cours et des constructions. Le récit linéaire impose sa limpidité en l'opposant au véritable labyrinthe d'idées préconçues qui empêchent de voir clair : seul l'ivrogne connaît la vérité ; et personne ne l'écoute.

YAABA, c'est une belle histoire qui décrit les qualités humaines et les défauts d'un groupe humain dans lequel se profilent quelques individus — dont on a peur dès lors.

Il y a des guérisseurs qui sont de vils profiteurs ; mais il y en a qui peinent à préparer des concoctions sophistiquées faites à base de plantes et d'écorces assemblées avec amour; ils feront des kilomètres à pied pour venir au secours d'un malade.

Il y a des maris violents qui se font tout petits devant leurs femmes quand celles-ci menacent de les repousser. C'est la loi de la jungle qui domine.

Méchanceté et bonté, violence et réconciliation, puissance et impuissance sont des faits qui s'entrechoquent.



Il est sans doute souvent bien difficile de séparer l'ivraie du bon grain. Mais le monde est ainsi. Il serait faux en conséquence d'envisager une société en noir et blanc.

La vie est faite de moments d'existence. Il ne faut pas juger ; il faut vivre, du mieux que l'on peut. C'est la leçon que veut donner la yaaba à son petit-fils d'adoption (yaaba signifie en effet grand-mère en langue mooré) : Il ne faut pas la blâmer ; elle a sans doute ses raisons, dit-elle en parlant de la femme adultère.

Le film enseigne la tolérance. Il y a des injustices certes, dans le village africain comme ailleurs. La hutte de la vieille est incendiée parce qu'un sorcier de passage avait laissé entendre qu'elle avait le mauvais œil, qu'elle apportait la guigne au village.

Mais il y a beaucoup de tendresse aussi, même s'il faut souvent la chercher derrière des masques. La petite amie du garçon le provoque et le fait souffrir, mais elle sait aussi le masser pour calmer ses douleurs.

Bila, le jeune initié, est un garçon finalement semblable à tous ses copains, plutôt frondeur et audacieux. Il vole. Il ment. Mais il se sent attiré par la vieille Sana, cette sorcière qu'il faut pourtant absolument éviter, qu'il convient même de rejeter parce qu'elle n'est pas comme tout le monde. Or pour l'enfant, elle est tout naturellement sa yaaba. Sana est vieille, elle est laide, édentée ; la poitrine tombante, elle n'a pas de cheveux. Mais elle est attachante et pleine de richesses pour qui sait l'approcher. Elle est humaine : elle s'émeut quand Bila l'appelle Yaaba, car c'est la première fois que quelqu'un l'appelle ainsi. L'enfant a instinctivement deviné ce qu'était la vieille femme. Les gens « nobles » sont sensibles.

C'est Bila qui donne la médecine à son amie Napoko quand celle-ci est malade, et c'est de lui qu'elle l'accepte.

De tels messages sont infiniment plus convaincants que les discours. Les mots sont peu de chose. Sana ne parle presque pas. Elle regarde ; elle analyse, et elle agit : Je vous aiderai, annonce-t-elle à Bila quand son amie est malade. C'est aussi simple que cela pour la sage Sana.

Et sa sagesse réside dans son humilité, dans l'harmonie qu'elle sent et admet entre elle et les lois naturelles. Il y a toujours, même aux confins du Sahel, un marigot dont les eaux sauront purifier.

Le cinéma africain est toujours d'essence mythique, donc jamais monovalent. YAABA, qui est d'abord un document, se transforme très vite en conte. L'eau coule tout au long du film comme pour rappeler que la sécheresse du Sahel et des cœurs peut être irriguée et purifiée.

Le film a valeur de conte de fée. Tout est bien qui finit bien, même si le film se déroule entre la visite à un cimetière et la mise en terre de Sana. Mais juste avant et juste après, on voit les enfants courir dans le sable et le soleil. Car la mort n'est pas tragique. La vie se termine, par exemple un beau jour, à l'ombre du mur de ce qui fut une maison. La yaaba est morte, telle une fleur qui se fane après avoir offert au monde ses couleurs et ses parfums. Elle a accompli sa mission : elle a légué à l'enfant la « connaissance ». Bila saura répéter à Napoko, sans comprendre encore peut-être ce qu'il dit, quelques vérités fondamentales qu'a exprimées sa yaaba ; car il en pressent la profondeur. Et il faut aussi que son amie profite de cet enseignement.

## La force de la parole

*En Afrique noire, la tradition orale est encore très présente. Les griots, ces troubadours du XX<sup>e</sup> siècle, racontent les histoires de leur Histoire, l'épopée d'un peuple.*

Dès l'enfance, les griots apprennent par cœur les généalogies royales et les faits et gestes de leur ethnie. A la fin de leur apprentissage, ils peuvent restituer les mythes, les légendes et les hauts faits de tout un groupe social. Tout se transmet, tout se garde. Et la tradition, d'un village à l'autre, se perpétue. Autrefois, la moindre erreur dans la restitution d'un texte était sévèrement punie, et parfois sanctionnée par la peine capitale.

Les griots sont de réels artisans du verbe. Cependant, tous ne parviennent pas au même niveau de sagesse et de savoir que Djeli Mamadou Kouyaté. Ce griot traditionaliste, de l'ethnie des Malinkés, se présente ainsi : « Je suis griot. C'est moi Djeli Mamadou Kouyaté, fils de Bintou Kouyaté et de Djeli Kedian Kouyaté, maître en l'art de parler. Depuis des temps immémoriaux, les Kouyaté sont aux services des princes Keita de souche Mandingues : nous sommes les sacs à paroles, nous sommes les sacs qui renferment des secrets plusieurs fois séculaires. L'art de parler n'a pas de secret pour nous ; sans nous les noms des rois tomberaient dans l'oubli, nous sommes la mémoire des hommes ; par la parole nous donnons vie aux faits et gestes des rois devant les jeunes générations.

Je connais la liste de tous les souverains qui se sont succédé au trône des Mandingues. Je sais comment les hommes noirs se sont divisés en tribus, car mon père m'a légué son savoir : je sais pourquoi tel s'appelle Kamara, tel Keita, tel autre Sidibé ou Traoré ; tout nom a un sens, une signification secrète.

» J'ai enseigné à des rois l'histoire de leurs ancêtres afin qu'elle leur serve d'exemple, car le monde est vieux, mais l'avenir sort du passé.

» Ma parole est pure ; c'est la parole de mon père ; celle du père de mon père. Je vous dirai la parole de mon père telle que je l'ai reçue ; les griots ignorent le mensonge. Quand une querelle éclate entre tribus, c'est nous qui tranchons le différend car nous sommes les dépositaires des serments que les Ancêtres ont prêtés. »

[...]

Le griot tient une place prépondérante dans la société africaine. Son statut social est particulier : à la fois objet de mépris et de crainte, il est écouté de tous. Lorsqu'il meurt, il est dit : « Chaque fois qu'un " djeli " trépassa, c'est une bibliothèque qui disparaît. » Mais écoutons plutôt le griot. Venons boire ses paroles à la source. Ce soir-là, il dira que les mots peuvent tuer. Il sait de quoi il parle. [...]

Sonja Krekic

En se rendant chez sa yaaba pour la remercier d'avoir guéri Napoko, Bila voit un vautour tourner au-dessus de la savane désertique. La vieille est morte. Le « disciple » sent ce présage : il vit au rythme de la nature. La bande sonore insiste sur les bruits de la savane.

Le temps non plus ne compte pas : Sana retrouve son ami guérisseur après des années d'absence ; et tout se passe comme s'ils s'étaient quittés la veille.

Le rythme du film souligne la volonté de son auteur : le récit avance, inéluctablement et sans explications inutiles ; la caméra, alourdie par la chaleur du soleil, suit les événements. Elle se refuse à être critique. Les plans à profondeurs multiples enrichissent l'espace et s'emmêlent pour souligner l'inévitable polyvalence des phénomènes. Dans son déroulement, le film fait figure de témoin neutre. Et cela permet à Ouedraogo de regarder son entourage avec beaucoup d'humour.

Il était une fois un petit village quelque part.

Les gens y vivaient, plus ou moins bien, plus ou moins mal. Comme partout.

Il y avait des gens qui s'aimaient; il y avait des gens qui se détestaient.

Il y avait des hommes et des femmes que les préjugés convainquaient davantage que le bon sens.

Ces gens n'étaient plus sensibles à la simplicité. Ils croyaient les menteurs et ne comprenaient pas les sages.

Mais il y avait une vieille femme et des enfants.

Il était une fois... Il était une fois l'Afrique...

Un continent, qui, reconnaissant depuis toujours la force de parole (voir encadré), découvre la force de l'image.

Bila porte à Sana du lait, car elle a faim. Une goutte de lait reste collée sur le menton — noir — de la yaaba.

Pour citer à nouveau Dautheville :

*«Où est passée (lisez : en Occident) la communion quotidienne d'antan, quand l'Occident ressemblait à un village africain ?»*

Il était une fois la VIE. Non. La vie EST.

Et les habitants du petit village n'ont pas tout à fait oublié la vie quand ils DANSENT.

Charles Borel